

DISCOURS FAMILIERS

IV

LA CONNAISSANCE DE DIEU, FONDEMENT DE L'OBÉISSANCE



Sermon sur Exode V, 2.

Qui est l'Éternel pour que j'obéisse
à sa voix ?

A l'ouïe de ces paroles n'avez-vous point été surpris, mes frères, que nous en fissions le sujet d'un discours qui s'adresse à des chrétiens? N'avez-vous point dit en vous-mêmes: Que le roi d'Égypte qui fit cette réponse à Moïse, qu'un prince idolâtre blasphème le Dieu qu'il ignore, on le conçoit sans doute; mais nous, élevés dans le sein de la véritable religion, n'avons-nous pas appris à connaître *le Dieu vivant et vrai*? Ne savons-nous pas que nous devons l'adorer, le craindre, l'aimer et lui obéir? Je l'avoue; nous le savons et nous le croyons tant que nous ne considérons Dieu qu'en lui-même et sans rapport aux objets de nos passions; mais quand nous le comparons à ce qui réveille ici-bas notre cupidité; par exemple, à un vain point d'honneur, à l'appât du gain, au charme trompeur d'un plaisir passager, que devient-il alors dans notre esprit? Quelle idée nous en faisons-nous?

A qui donnons-nous la préférence? Cet homme qui, emporté par la fougue de sa passion, brave le souverain législateur et le met réellement au-dessous de la moindre de ses créatures, ne dit-il pas, dans son ivresse, sinon par ses paroles, du moins par ses œuvres : *Qui est l'Eternel pour que j'obéisse à sa voix?* Ceux-là même qui sont incapables de se livrer à ces excès, ceux-là même qui semblent plus sérieux et plus disposés à réfléchir sur la religion, n'ont de Dieu, pour la plupart, qu'une connaissance vague et superficielle. Ils croient qu'il existe, mais c'est plutôt par une déférence aveugle à l'autorité d'une opinion généralement admise que par sentiment, par intelligence, par une persuasion intime, distincte et profonde. Ils n'envisagent Dieu que comme je ne sais quoi de merveilleux, d'obscur et d'éloigné de nous, ou, tout au plus, comme un être puissant et sévère qui demande beaucoup de nous, qui contraint ou qui gêne nos inclinations. Ils lui diraient volontiers comme le serviteur de la parabole : *Seigneur, je savais que vous étiez un homme dur, qui moissonnez où vous n'avez pas semé et qui recueillez où vous n'avez rien mis*¹. *Ils ne connaissent pas Dieu*². Faut-il s'étonner après cela qu'ils fassent si peu pour lui, et que le peu qu'ils font leur coûte tant? Ah! s'ils le connaissent tel qu'il est, ils l'honoreraient, ils l'aimeraient.

Essayons donc aujourd'hui de rendre plus vive et plus efficace la foi que nous avons en Dieu. Levons nos regards appesantis; et si nous ne pouvons approcher de cette source de gloire qui éblouit nos faibles yeux, si nous ne pouvons en approcher assez pour comprendre tout ce que Dieu est en lui-même, voyons au moins ce

¹ Matt. xxv, 24. — ² 1 Jean III, 1.

qu'il est par rapport à nous. Livrons-nous à une contemplation si douce, si satisfaisante; et puissent nos esprits être éclairés par sa lumière! Puissent nos cœurs être embrasés des feux de son amour! Ainsi soit-il.

*Qui est l'Eternel pour que j'obéisse à sa voix? C'est 1° le Dieu créateur du monde. C'est lui qui nous a faits, ce n'est pas nous qui nous sommes faits*¹. Ces globes immenses qui roulent sur nos têtes, qui dans leurs courses rapides observent des proportions si exactes, qui sont soumis à tant de régularité dans leurs vicissitudes et dans leurs révolutions continuelles; ces astres qui président au travail du jour et au repos de la nuit, dont la lumière guide nos pas, dont la chaleur vivifiante charge les arbres de feuilles et de fruits, couvre la campagne de fleurs et de moissons; ces fleuves, ces ruisseaux qui portent partout l'abondance; ces mers dont la vaste étendue sépare les diverses régions et sert à rapprocher, à réunir les peuples les plus éloignés; tout ce que le ciel et la terre renferment dans leur enceinte immense, tout ce spectacle enchanteur de la nature, c'est son ouvrage.

Et comment l'a-t-il fait? Par sa parole toute-puissante, c'est-à-dire, par sa simple volonté; par cette volonté efficace qui fait tout sans matériaux, sans succession de temps et sans travail. Il n'eut qu'à vouloir et tout fut fait. *Par la foi nous savons que le monde a été fait par la Parole de Dieu, en sorte que les choses que l'on voit n'ont pas été faites de choses qui parussent*².

Mais pourquoi fit-il toutes ces choses? Elles furent toutes faites pour les créatures intelligentes, et ces créatures elles-mêmes furent faites pour Dieu. *De lui, par lui*

¹ Ps. c, 3. — ² Hébr. xi, 3.

*et pour lui sont toutes choses*¹, dit l'Écriture. Serait-il possible, en effet, qu'il eût formé des êtres raisonnables pour qu'ils eussent une autre volonté que la sienne ? Ah ! sans doute ; c'est la *sagesse d'en haut*, c'est la lumière des cieux qui doit les éclairer, être leur raison et leur lumière. C'est la volonté souveraine du Créateur qui doit vouloir en nous ; toutes nos volontés n'en doivent faire qu'une seule avec la sienne : c'est pourquoi le Sauveur nous enseigne à lui dire : *Que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel*².

Voilà l'ordre qui fut établi. Malheur à l'âme qui le renverse, qui veut que tout soit pour elle et qui se renferme en soi, ou qui choisit un autre maître que le Seigneur ! Ce serait violer la loi fondamentale de la création. Il est vrai que Dieu n'a pas besoin de nos services, et que *notre bien*, à proprement parler, *ne saurait monter jusqu'à lui*³ ; mais il ne peut céder ses droits essentiels de Créateur ni *donner sa gloire à un autre*⁴, ce serait se dégrader lui-même. Il peut pardonner à l'âme coupable qui l'outrage ; mais il ne peut voir sans indignation l'âme qui refuse de reconnaître sa dépendance, de se rapporter à lui, de remplir ainsi sa destination et de tendre au souverain bien.

2° Cette vérité deviendra de plus en plus sensible si nous réfléchissons que ce Dieu qui nous a faits nous reproduit encore, pour ainsi dire, à chaque instant. Il conserve tout comme il a tout créé : *O Éternel*, disait le Psalmiste, *cachez-tu ta face, tes créatures sont troublées : retires-tu ton souffle, elles défaillent et rentrent dans la poussière*⁵. Expression vive et sublime dont chacun peut sentir la

¹ Rom. XI, 36. — ² Matt. VI, 10. — ³ Ps. XVI, 2. — ⁴ Es. XLII, 8. — ⁵ Ps. CVI, 20.

vérité. De ce que nous étions hier, il ne s'ensuit point que nous devions être encore aujourd'hui. Nous ne sommes rien par nous-mêmes : nous ne sommes que ce que Dieu nous fait être et pour le temps qu'il lui plaît : il n'a qu'à retirer sa main qui nous porte, et nous retomberons dans l'abîme de notre néant, comme une pierre que l'on tient en l'air tombe de son propre poids dès qu'on ne la tient plus. Nous n'avons donc à chaque moment *la vie, le mouvement et l'être*¹, que parce que Dieu le veut, parce qu'il *soutient tout par sa parole puissante*². Et nous, nous voudrions ne vivre que par nous-mêmes, au gré de nos passions ! Nous prétendrions ne nous donner à Dieu qu'avec des conditions et des réserves, qu'à une certaine époque de notre vie, après en avoir perdu la fleur et les plus belles années ! Au lieu d'être entre ses mains comme un instrument souple et docile ; au lieu de nous laisser diriger avec abandon, nous oserions *plaider contre celui qui nous a formés*³, et nous *débattre contre celui qui est plus fort que nous*⁴ ! Ah ! plutôt, venez ; prosternons-nous ; inclinons-nous ; mettons-nous à genoux devant l'Eternel qui nous a faits⁵. Nous sommes à lui ; ne vivons que pour le glorifier et pour lui plaire.

3° Mais encore quel est-il ce Dieu que méconnaît l'impie et qu'outrage le pécheur ? C'est celui qui, ayant tout en propriété, peut tout et gouverne tout avec une autorité suprême. Certes, *notre Dieu est aux cieux et il fait tout ce qu'il lui plaît*⁶. Comme l'ouvrier, c'est saint Paul qui nous fournit cette comparaison, comme *l'ouvrier qui de ses mains a fait des vases d'argile peut, à son gré, en faire des vases d'honneur ou d'ignominie*, les conserver ou les briser

¹ Act. xvii, 28. — ² Hébr. i, 3. — ³ Es. xlv, 9. — ⁴ Ecclés. vi, 10. — ⁵ Ps. xcvi, 6. — ⁶ Ps. cxv, 3.

comme il lui plaît, s'en servir, en un mot, selon sa volonté, de même, et à plus forte raison, Dieu peut disposer de ses créatures comme il le juge à propos ; et *qui osera lui dire : Pourquoi m'as-tu fait ainsi*¹? Si cependant vous murmuriez de ses commandements ou des dispensations de sa Providence, à toutes vos plaintes, à tous vos raisonnements voici ce qu'il répond avant tout : Je suis le Seigneur. Je veux, j'ordonne, je défends, je récompense, je punis, par raison sans doute, par sagesse, par justice, pour votre intérêt et pour ma gloire, mais aussi parce que je suis le Seigneur.

Si Dieu peut ainsi décider à son gré de notre sort présent et à venir, que ne peut-il pas sur le reste des créatures qui sont au-dessous de nous? Il nous les a soumises, mais il s'est réservé sur elles un empire souverain : il en fait les instruments de sa justice et les exécuteurs de ses jugements. Nous révoltons-nous contre lui, elles s'arment contre nous : elles ressemblent à des serviteurs fidèles qui poursuivent les ennemis de leur maître et veulent tirer vengeance des outrages qu'il a reçus. Pourquoi donc s'étonner si les créatures répondent souvent mal à nos désirs, si nos amis, nos biens, la santé nous manquent dans nos besoins, si la fortune nous fuit quand nous croyons l'avoir fixée, si les maladies, la guerre, la famine, la sécheresse, les inondations, les tempêtes portent çà et là dans l'univers l'épouvante et la désolation? On devrait peut-être s'étonner, au contraire, de ce que les hommes étant aussi corrompus qu'ils le sont, le soleil ne leur refuse pas sa lumière, la terre ne s'ouvre pas sous leurs pieds, la mer ne les engloutit pas dans ses abîmes.

¹ Rom. ix, 20, 21.

L'autorité de Dieu va plus loin. Nous ne pouvons nous servir des créatures que selon leurs propriétés naturelles, parce que nous n'en tirons que ce que Dieu y a mis. Mais Dieu s'en sert, quand il lui plaît, contre leurs propriétés et leurs inclinations naturelles, parce qu'il y met tout ce qu'il veut. Du même feu qui brûlait les bourreaux ministres des fureurs de Nabuchodonosor, il s'en servait pour rafraîchir les trois jeunes Hébreux dans la fournaise de Babylone. De même il sait changer en consolation pour ses amis ce qu'il y a de plus fâcheux dans la vie, et faire trouver à ceux qui le haïssent une secrète amertume, un ver rongeur dans ce qu'il y a de plus flatteur et de plus doux.

Telle est, mes frères, la puissance du Créateur : tel est son empire absolu sur l'homme. — Vous frémissez peut-être à cette idée, elle vous paraît peut-être plus propre à vous effrayer qu'à fléchir votre cœur à l'obéissance. Eh bien, considérez maintenant que cette puissance est en Dieu toujours dirigée par la bonté.

4° Dieu est mon père ; c'est le langage que chacun de nous peut tenir : Dieu est mon père et je suis son enfant. Je suis l'enfant chéri du meilleur et du plus tendre des pères ; voilà un fait, une vérité dont je suis aussi certain que de ma propre existence. Ce n'est point ici un de ces mystères où la raison humaine se perd ; ce n'est point la pieuse imagination d'une créature qui se flatte et se livre à l'enthousiasme. Il n'y a rien dans le ciel ni sur la terre qui ne me rappelle continuellement cette vérité consolante, et ne fixe mes regards sur la main paternelle qui m'a formé, sur la main bienfaisante qui me conserve et dirige tous les événements pour mon plus grand bien.

Mais ce qui me touche et m'attendrit bien davantage, c'est que ce Dieu de la nature est aussi le Dieu de la grâce. Il a eu pitié de l'homme qui s'était perdu. Il a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique au monde afin que quiconque croirait en lui ne pérît point, mais qu'il eût la vie éternelle¹. Ce qui me touche et m'attendrit davantage, c'est que ce Dieu sauveur n'est pas loin de chacun de nous². Il habite en nous par son Esprit : je l'aperçois, je le sens au dedans de moi : il est le Dieu de mon cœur ; il y fait tout ce qu'il lui plaît. Quand je fais mal, il est au dedans de moi, me reprochant le mal que je fais, m'inspirant le regret du bien que j'abandonne, et me montrant une miséricorde qui me tend les bras, qui me conjure de ne pas profaner le sang de l'Alliance, de ne pas fouler aux pieds le Fils de Dieu, de ne pas outrager l'Esprit de grâce³, de ne pas me priver moi-même du salut qui m'est offert. Quand je fais le bien, c'est lui qui m'en inspire le désir ; c'est lui qui me donne la raison, la vertu, comme il me donne la vie et la santé, comme il donne aux astres leur lumière, aux fontaines leurs eaux, à la terre ses plantes, aux fruits leur saveur, aux fleurs leur éclat, leur parfum, à toute la nature sa richesse et sa beauté. Ainsi je n'ai rien qui m'appartienne, rien qui ne vienne d'en haut : tout ce qui est en moi est un don de Dieu : tout ce qui est en moi s'élèverait contre moi si j'étais ingrat et infidèle.

D'autant plus, mes frères, qu'il est impossible de trouver dans la conduite de Dieu envers l'homme le moindre prétexte pour autoriser ou pour excuser notre désobéissance, et que la bonté divine se voit dans les choses

¹ Jean III, 16. — ² Act. XVII, 27. — ³ Hébr. X, 29.

mêmes qu'on allègue pour la combattre. Il nous fait porter son joug ; mais ce joug n'est pesant que pour ceux qui veulent s'y soustraire, et si nous nous y soumettons en nous défiant de notre faiblesse, en l'appelant à notre secours, il nous aide lui-même à le porter. — Il nous a donné des lois ; mais ces lois ne tendent qu'à nous rendre justes, saints, parfaits, c'est-à-dire heureux dès cette vie et éternellement heureux dans celle qui est à venir ; qu'à nous délivrer des noires suggestions de l'envie, des excès funestes de la volupté, des soucis dévorants de l'avarice, des orages et des tempêtes des passions déréglées ; qu'à nous remplir d'idées nobles, de sentiments généreux, d'une joie pure, d'une paix ineffable, d'une espérance vive, des avant-goûts de la béatitude céleste ; qu'à faire de la terre un paradis anticipé. — Il y a des maux et des disgrâces dans la vie ; mais les maux sont envoyés pour l'amendement et par conséquent pour le salut de ceux qui les souffrent. — Il y a des afflictions pour les gens de bien ; mais cette épreuve de leur foi produit la patience, et la patience, en épurant et augmentant leur fidélité, les conduit à un plus haut degré de gloire. — Il y a des fléaux et des calamités publiques ; mais des nations que la prospérité a corrompues ne peuvent être corrigées que par des coups éclatants. Ainsi les dispensations de la Providence tendent toujours, quoique par des routes différentes, au plus grand bien des hommes. Les arrêts mêmes de sa sévérité sont dictés par l'intérêt qu'il prend à notre salut ; ils portent le sceau de sa charité. Ainsi, de quelque côté que nous nous tournions, nous ne trouvons que des sujets d'actions de grâces : nos afflictions elles-mêmes, les verges dont Dieu nous frappe, en arrachant des plaintes à la nature, arrachent en même

temps à notre raison et à notre foi des hommages de reconnaissance.

Pesons cette réflexion , mes frères , et notre cœur ne pourra pas même soutenir la pensée d'une rébellion contre Dieu , et il nous inspirera cette déférence , cette entière soumission , si légitimement due à notre grand Bienfaiteur , à notre Rédempteur , à notre Père , et nous le servirons par un sentiment d'amour.

5° S'il était cependant des hommes en qui la reconnaissance agit faiblement , ou qui se fissent de l'amour que Dieu leur porte un prétexte à la sécurité , qu'ils apprennent enfin à connaître l'Éternel ; qu'ils sachent qu'il n'est pas du nombre de ces pères faibles , indolents ou prévenus ; de ces Héli , qui par une affection mal entendue ou par une criminelle indulgence , ne répriment jamais les désordres de leurs enfants. A quelque point qu'il porte la tendresse , il a les yeux ouverts sur notre conduite , et il nous en fera rendre compte : c'est ce qui découle nécessairement de sa qualité de Père et de Législateur. Que serait-ce qu'un père qui ne contiendrait pas ses enfants dans le devoir par la crainte des châtimens qu'il peut leur infliger ? Et que serait-ce qu'un législateur qui verrait avec indifférence les actions de son peuple , qui ne soutiendrait pas l'honneur de son gouvernement par des peines et des récompenses ? Dieu , dont le trône a pour base la justice et l'équité , ne redresserait-il pas un jour les désordres qu'on voit ici-bas ? S'il veut que nous observions ses lois , n'observerait-il pas lui-même l'engagement qu'il a pris en nous les imposant ? S'il est la vérité même , ne doit-il pas être également exact dans l'exécution de ses menaces et fidèle dans l'accomplissement de ses promesses ? *Douter de son témoignage* , ne serait-ce pas

le faire menteur ¹? Il sera donc un jour le juge des vivants et des morts. Juge clairvoyant, qui démêle le vice dans ses replis les plus secrets, qui déchire le voile dont l'hypocrite voulait se couvrir, qui poursuit une pensée criminelle dans tous ses détours; il n'est point d'illusion pour le surprendre, point de ruse pour le tromper. Juge incorruptible et souverain, il ne peut être intimidé par aucun mal, ni séduit par aucun intérêt, ni aveuglé par aucune passion; il ne saurait manquer de puissance pour châtier les rebelles: il tient en ses mains les clefs de la vie et de la mort: il ouvre et ferme l'abîme à son gré: il est *le seul législateur qui peut sauver et qui peut perdre* ². Et où se réfugierait-on pour se soustraire à ses jugements? Dans la vaste étendue de l'univers est-il quelque retraite, quelque abri, quelque antre profond où son bras ne puisse atteindre? Ah! les cieux, la terre et la mer sont soumis à son empire, et la mort, loin de nous y dérober, nous transporte devant son tribunal. Tel est celui qui nous jugera. Mes frères, ne faudrait-il pas oublier totalement ce qu'il est pour oser enfreindre ses ordres, pour irriter sa majesté et provoquer sa vengeance?

Oui, s'écriera tout homme qui réfléchit sur ces vérités, c'est l'humilité qui nous convient; l'humilité la plus profonde, la crainte la plus respectueuse, la soumission la plus entière: *Qui ne te craindrait, ô roi des nations! car cela t'appartient* ³! Qui ne craindrait celui qui peut dire: *C'est à moi qu'appartient la vengeance; je l'exercerai. C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant* ⁴!

6° Mais si ces différentes qualités de Créateur, de Conservateur, de Dominateur et de Maître absolu, de Bien-

¹ 1 Jean v, 10. — ² Jacq. iv, 12. — ³ Jérém. x, 7. — ⁴ Hébr. x, 30, 31.

fauteur, de Rédempteur, de Père et de Juge, prises séparément, nous mettent dans une obligation étroite d'obéir à Dieu, cette obligation ne devient-elle pas plus pressante encore et plus sacrée par l'union de toutes ces qualités dans le Souverain? Cette auguste réunion de bonté et de puissance, de miséricorde et de justice; cette double qualification de Bienfaiteur et de Roi, de Créateur et de Sauveur, de Père et de Juge, n'est-ce pas tout ce qu'il y a de plus imposant et de plus vénérable? N'est-ce pas tout ce qu'on peut concevoir de plus fort pour nous porter à l'obéissance? Ici, l'amour et la crainte, ces sentiments si naturels, ces deux grands mobiles du cœur de l'homme, viennent à l'appui l'un de l'autre. Ils ont prise sur toute sorte de caractères, sur les esprits lâches qui se conduisent uniquement par intérêt, et sur les âmes nobles qui ne se rendent qu'aux raisons d'honneur. Aussi dans l'Écriture, Dieu se plaît à se présenter à nous revêtu de tous ces titres qu'il a à notre obéissance : *Le fils honore son père, nous dit-il lui-même, et le serviteur craint son Seigneur. Si donc je suis votre Père, où est l'honneur qui m'appartient; et si je suis votre Seigneur, où est la crainte de mon nom* ¹? *Puisque vous appelez votre père, nous dit aussi saint Pierre, celui qui sans acception de personne, juge selon les œuvres de chacun, conduisez-vous avec crainte tout le temps de votre séjour sur la terre, sachant que ce n'est point par des choses périssables, comme l'or ou l'argent, que vous avez été rachetés... mais par le précieux sang de Christ* ².

Ne disons donc plus : *Qui est l'Éternel pour que je lui obéisse?* Disons plutôt : *Qui suis-je, moi, pour refuser d'obéir quand Dieu parle? Qui suis-je, pour m'opposer à une autorité si absolue, à une volonté si respectable,*

¹ Malach. 1, 6. — ² 1 Pierre 1, 17.

à une *volonté* toujours *bonne, agréable et parfaite* ? Dieu qui commande et l'homme qui désobéit ! Si je n'étais pas tombé dans cet égarement, je ne comprendrais pas qu'il fût possible d'y tomber. Des hommes révoltés contre Dieu ! Et quels hommes encore ? Des hommes jaloux de leurs droits, délicats sur leur autorité, qui ne savent ni oublier ce qui leur est dû ou qu'ils pensent qu'on leur doit, ni permettre qu'on l'oublie. Et les lois, la volonté de Dieu, ils en feraient le jouet de leurs caprices, de leurs penchants, de leurs plaisirs ! Ils voudraient être traités comme une divinité, et traiter le vrai Dieu comme une idole fabuleuse !

Des hommes contre Dieu ! Et quels hommes encore ? Des hommes accoutumés à ramper ici-bas devant tous ceux dont la faveur peut leur être utile, fussent-ils les plus méprisables des humains : ils flattent leurs passions ; ils applaudissent à leurs vices ; et que ne sacrifient-ils pas au désir de leur plaire, à la crainte de les offenser ! Et l'Éternel ne pourra pas obtenir de ces hommes timides le même dévouement, les mêmes hommages !

Ceux qui les subjuguent, disent-ils, ont tout pouvoir sur eux. Et Dieu ne peut-il rien ni pour eux ni contre eux ? Ils leur doivent tout. Et leur doivent-ils plus qu'à Dieu ? Leurs promesses sont engageantes, leurs menaces sont terribles ; ils sont toujours sous leurs yeux ; ils ne peuvent échapper à leurs poursuites... Insensés ! ils ne croient donc pas à ces déclarations de l'Écriture : *Que servirait-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il perdait son âme ? A qui irions-nous, Seigneur, qu'à toi, qui as les paroles de la vie éternelle ? Où irai-je loin de ton esprit, où fuirai-je loin de ta face ? Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps et*

¹ Rom. xii, 2.

qui après cela ne peuvent rien faire de plus. Mais craignez celui qui, après avoir ôté la vie, a encore le pouvoir de jeter dans la géhenne. Oui, je vous le dis, voilà Celui que vous devez craindre¹.

Des hommes contre Dieu ! Ce mot seul dit tout. Dans un vif sentiment de la grandeur de Dieu et de sa propre bassesse, Abraham s'écriait : Oserai-je parler au Seigneur, moi qui ne suis que cendre et poussière² ? Et moi, cendre et poussière, j'oserais, je ne dis pas parler à Dieu, mais parler contre Dieu, me soulever contre Dieu ! Cet homme qui ne sait rien, qui ne peut rien, il osera raisonner témérairement sur les voies de Dieu, renverser l'autorité de sa révélation, s'affranchir de la terreur de ses jugements, disputer contre Dieu sur ce que Dieu veut de l'homme et sur ce que l'homme doit à Dieu ! Cet homme, pétri de boue et d'argile, plus faible que la feuille emportée par le vent, d'abord timide à violer les lois du Très-Haut, bientôt hardi à multiplier ses péchés, ensuite attentif à étouffer les cris et les plaintes de la conscience ; enfin plongé dans le sommeil de la mort, cet homme ajoutera transgression à transgression, comme s'il voulait creuser avec plus de profondeur l'abîme où il court s'ensevelir.

O triste corruption de la nature ! O fatale séduction du monde ! O poison corrupteur de la cupidité ! Pourriez-vous jeter dans notre esprit assez de nuages, pourriez-vous mettre dans notre cœur assez de dépravation pour nous faire soutenir sans épouvante le spectacle de l'homme révolté contre Dieu ?

Voilà par où nous devrions nous juger. Voilà par où Dieu jugera de nos désobéissances à ses lois. Voilà pourquoi ces péchés qui ne sont rien ou presque rien dans la

¹ Matt. xvi, 26 ; Jean vi, 68 ; Ps. cxxxix, 7 ; Luc xii, 4, 5. — ² Gen. xviii, 27.

balance du monde et des passions, font un si grand poids dans la balance du sanctuaire. Voilà ce qui, bien médité, bien approfondi, nous remplirait d'un saint respect, d'une crainte religieuse et salutaire, ce qui nous défendrait contre les sophismes et l'activité des passions.

Efforçons-nous donc, mes chers frères, de nous faire chaque jour des idées plus justes et plus vives de la grandeur de Dieu, de ses bienfaits, de ses droits sur l'homme. Ce n'est plus seulement le grand livre de la nature qui est ouvert à nos yeux, ce livre où l'homme n'avait pas su lire l'existence et les perfections du Créateur, quoique *sa puissance éternelle, sa sagesse et sa bonté s'y voient comme à l'œil*¹. Ce ne sont plus seulement *les oracles des prophètes* qui nous parlent de Dieu; ce ne sont plus seulement ces anciennes révélations *auxquelles on faisait bien jadis de s'attacher comme à une lampe qui brûlait dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour vint à paraître et que l'étoile du matin se levât dans nos cœurs*². L'Évangile, l'Évangile est entre nos mains; on nous l'explique; on nous l'annonce; et c'est là que Dieu se découvre à nous dans toute sa sagesse, dans toute sa miséricorde et dans toute sa justice: c'est là que nous pouvons puiser ces notions sublimes, ces puissants motifs, ces promesses magnifiques si propres à nous affermir, à nous avancer dans sa crainte et dans son amour. Nous vivons dans ces temps heureux qu'annonçaient les prophètes: *Voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël. Quand ce temps-là sera venu, dit le Seigneur, je mettrai mes lois dans leurs esprits et je les graverai dans leurs cœurs. Je serai leur Dieu et ils seront mon peuple: aucun d'eux n'enseignera son prochain ni son frère, disant: Connaissez le Seigneur, parce que tous me connaîtront depuis le*

¹ Rom. 1, 20. — ² 2 Pierre 1, 19.

*plus petit jusqu'au plus grand, car je leur pardonnerai leurs injustices et ne me souviendrai plus de leurs péchés*¹.

O malheureux et coupables, si nous manquions de confiance en ces promesses ! si par notre négligence et notre indocilité nous contristions, nous repoussions l'Esprit saint, l'Esprit de lumière et d'amour qui veut ouvrir nos cœurs à la parole de vie et nous *conduire en toute vérité* ! O malheureux et coupables, si, malgré tant de secours et au milieu de la plus éclatante lumière, nous ne connaissions pas, nous ne servions pas l'Éternel ! S'il pouvait nous faire le même reproche qu'à l'ancien peuple : *Le bœuf connaît son possesseur et l'âne la crèche de son maître ; mais... mon peuple n'a point d'intelligence. C'est un peuple dont le cœur s'égaré : ils n'ont point connu mes voies ; c'est pourquoi j'ai juré en ma colère qu'ils n'entreraient point dans mon repos*².

O mon Dieu, préserve-nous de cet affreux malheur ! Nous voici rassemblés dans ta maison ; nous voici pleins des grandes idées de ta majesté, de ta puissance, de ta justice, et des idées plus douces de cette bonté qui nous a créés, rachetés, et qui ne cesse de nous prévenir, de nous combler de grâces. Rends cette impression durable, efficace, salutaire. Éclaire-nous ; sanctifie-nous par ton esprit. Apprends-nous à t'aimer, car sans la charité *nous n'aurions point la vraie connaissance qu'il faut avoir ; mais si quelqu'un aime Dieu, dit l'Écriture, Dieu est connu de lui*³. Seigneur Jésus ! accomplis en nous cette promesse que tu fis à tes Apôtres en priant pour eux : O mon Père ! *je leur ai fait connaître ton nom et je le leur ferai connaître encore, pour qu'ils aient part à l'amour dont tu m'as aimé et que je sois moi-même en eux*⁴. Ainsi soit-il.

¹ Hébr. VIII, 20-22. — ² Es. I, 3 ; Ps. xcvi, 10, 11. — ³ 1 Cor. VIII, 2, 3. —

⁴ Jean XVII, 26.